

LES FONCTIONNEMENTS RÉGRESSIFS DU LIEN DE COUPLE, OU DU COLLAGE À LA RUPTURE

Christiane Joubert

ères | Dialogue

2003/3 - no 161
pages 105 à 117

ISSN 0242-8962

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-dialogue-2003-3-page-105.htm>

Pour citer cet article :

Joubert Christiane , « Les fonctionnements régressifs du lien de couple, ou du collage à la rupture » ,
Dialogue, 2003/3 no 161, p. 105-117. DOI : 10.3917/dia.161.0105

Distribution électronique Cairn.info pour ères.

© ères. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Psychanalyse du lien de couple, psychanalyse en couple ?

Les fonctionnements régressifs du lien de couple, ou du collage à la rupture

CHRISTIANE JOUBERT

Le terme de lien en psychanalyse chez différents auteurs

En psychanalyse, W.R. Bion est le premier à avoir développé, en 1959, une théorie du lien. Par *lien*, il entend la relation du sujet avec une fonction plutôt qu'avec l'objet qui la favorise. Il distingue le lien intrapsychique – lien entre la pulsion et la représentation, entre des représentations différentes, entre la pensée et l'affect, entre le sujet et sa propre capacité de penser – et le lien interpersonnel. Il s'est d'abord intéressé au lien précoce mère-nourrisson, puis à la clinique avec les patients psychotiques. Dans son article « Attaque contre les liens », il montre que le patient psychotique lance des attaques destructrices, meurtrières contre tout ce qui lui paraît avoir fonction de lier un objet à un autre. Ces attaques contre le lien ont leur origine dans ce que M. Klein (1927) appelait position schizoparanoïde.

En Argentine, E. Pichon-Rivière développe lui aussi, en 1971, une théorie du lien. Il affirme qu'« Il n'y a pas de psychisme en dehors du lien à l'autre. » Affirmation qui nous fait penser aux propos de S. Freud dans « Psychologie des masses et analyse du moi » (1921) : « Dans la vie psychique de l'individu, l'autre entre en ligne de compte très régulièrement comme modèle, comme objet, comme aide et comme adversaire, et de ce fait, la psychologie individuelle est aussi, d'emblée, simultanément, psychologie

sociale, en ce sens élargi mais tout à fait fondé. » Pour E. Pichon-Rivière, le lien est une « structure complexe qui inclut le sujet, l'objet et leur mutuelle interaction, à travers des processus de communication et d'apprentissage, dans un cadre intersubjectif », ceci dans une relation dialectique qui permet l'internalisation de la structure du lien, qui acquiert ainsi une dimension intrasubjective. Selon cet auteur, l'individu se constitue à l'intérieur d'une structure triadique du lien (bicorporelle et tripersonnelle). Il fait l'hypothèse que, dès le début, l'enfant se trouve dans une situation triangulaire ; au sein de la dyade mère-enfant, le tiers est présent et agit dès le premier instant, du moins dans l'esprit de la mère. L'individu naît donc à l'intérieur d'un réseau de liens et appartient à celui-ci. En référence à la théorie kleinienne, E. Pichon-Rivière distingue le *bon lien* (qui prend origine dans les expériences gratifiantes) et le *mauvais lien* (produit par des expériences frustrantes).

En 1984, dans un article sur « La transmission psychique intergénérationnelle et intra-groupe », R. Kaës distingue les états du lien et les structures du lien.

Les états du lien correspondent à ces liens immédiats et « supposent un état d'indifférenciation primaire nécessaire à la transmission directe des états émotionnels inconscients » à travers le soin, le bain sonore et langagier, le soutien et le maintien (prodigués au nourrisson et prodigués par le nourrisson à l'ensemble du groupe immédiat). Nous sommes là dans le registre du sensoriel (cf. « Le registre de l'Originaire », P. Aulagnier, 1975). Selon R. Kaës, la recherche de dépendance originaire se manifeste ensuite dans les groupes et donc dans le groupe familial par la quête impérieuse d'« ambiance ». De même, en thérapie familiale, des affects, des émotions, du sensoriel, circulent en deçà du langage.

Les structures du lien correspondent à une différenciation (à des relations différenciées) des membres les uns par rapport aux autres, assurant l'écart nécessaire à la transmission et permettant la séparation. C'est ce vers quoi nous tendons dans le travail analytique avec la famille, afin que les pensées, les émotions deviennent de plus en plus partageables verbalement.

À propos d'une topique du lien, R. Kaës, lors du colloque *Odyssées familiales* organisé par la Société française de thérapie familiale psychanalytique à Paris en 2000, propose plusieurs niveaux :

- le pictogramme assure l'union ou le rejet (registre Originaire, P. Aulagnier-Castoriadis, 1975) ;
- les processus tertiaires, qui passent par les contes, les mythes et les légendes, assurent l'articulation entre le registre du primaire et celui du secondaire ;
- l'isomorphie dans le groupe lie l'aspect synchrétique et l'aspect transitionnel ;
- puis viennent l'espace du lien et le sujet du lien.

A. Eiguer (1984), dans son ouvrage *La thérapie psychanalytique du couple*, tire de la théorie du lien de Bion les conclusions suivantes :

- « le lien fait penser à une relation où ce qui compte est la rencontre entre deux psychismes » ;
- « le lien s'explique par l'identification projective voulant déposer un affect ou une représentation instable, et qui déclenche nécessairement un processus d'identification introjectif chez l'autre » ;
- « le lien exclut en revanche l'utilisation de l'identification projective expulsive et massive, celle-ci s'avérant incapable de créer les conditions d'une relation d'amour et d'élaboration » ;
- « le lien met en fonctionnement les processus d'identification, l'un répondant à l'autre en miroir. Ce qui est transmis cherche à retrouver de l'identique en face » ;
- « le lien renvoie au narcissisme qui est au premier plan de l'élément identificatoire » ;
- « le lien représente aussi un investissement objectal (la pulsion doit trouver un exutoire repérable et satisfaisant, incomplet bien entendu. »

Le lien d'alliance

En partant de ces quelques rappels, non exhaustifs bien sûr, concernant la théorie du lien, nous définirons la famille comme un ensemble de liens : liens de couple (d'alliance) ; liens consanguins ; liens de filiation ; sans oublier le lien de la mère à sa famille d'origine, et donc le lien de l'enfant à la famille de la mère – lien avunculaire (dont l'importance a été mise en évidence par les psychanalystes argentins) – ; liens généalogiques ; liens du groupe familial au monde extérieur.

La famille est le lieu des ressentis, des co-éprouvés : si l'un subit, l'autre ressent (cf. R. Kaës à propos des états du lien, 1984). En conséquence, une blessure psychique grave chez un des membres entraîne des souffrances chez les autres.

Dans cet article, nous nous centrerons plus spécifiquement sur le lien d'alliance.

Selon A. Eiguer

Selon A. Eiguer (1984), qui applique les théories du lien aux relations du couple, le lien d'alliance comporte :

- des *liens narcissiques*, « dominés par l'investissement narcissique commun à toute liaison humaine et à laquelle contribueraient mari et femme ». Le narcissisme tend au syncrétisme (J. Bleger, 1981), à la usion, effaçant la limite entre les individus, il est le résidu du narcissisme primaire, toujours en quête du semblable. Pour A. Eiguer, dans le couple, ses composantes sont : « L'appartenance ou l'identité conjugale, l'investissement d'un espace habitable, la

trajectoire de l'histoire qui est peuplée de souvenirs et de signes matériels, l'idéal du moi groupal des conjoints » ;

– des *liens libidinaux*, dominés par l'investissement libidinal d'objet qui contiennent les « avatars de l'interaction de la sexualité conjointe et de la loi ».

Ces deux types de liens s'articulent et contribuent à la solidité et à la permanence de l'alliance. Pour A. Eiguer, la fragilité d'un couple peut s'exprimer par le déséquilibre entre les liens narcissiques et les liens libidinaux. Il propose une typologie du couple :

- *le couple normal ou névrotique* (qui ressemble au « couple phallique œdipien » de J. Willi, 1975) ;
- *le couple anaclitique ou dépressif* (cf. le « couple oral » de J. Willi) ;
- *le couple narcissique* (qui inclut les catégories du « couple narcissique » et du « couple sado-anal » de J. Willi) ;
- *le couple pervers* (A. Eiguer, 2001).

Sur le plan économique

Chaque type de couple présente un équilibre plus ou moins stabilisé entre les liens narcissiques et les liens libidinaux d'objet.

Sur le plan topique

Il y a différentes modalités de relations d'objet accompagnant chaque type.

Sur le plan dynamique

- Le couple narcissique est dominé par des pulsions de déliaison (Thanatos à l'œuvre) et par l'angoisse de persécution ;
- le type anaclitique est dominé par des angoisses de perte ;
- le type névrotique est dominé par l'angoisse de castration et la crainte du rapprochement émotionnel.

Toujours en suivant la théorisation d'A. Eiguer :

- le couple normal, névrosé, vit en « prévalence » dans les liens libidinaux. Une petite minorité consulte, essentiellement pour des difficultés sexuelles, des conflits ouverts autour de la jalousie ou des rivalités professionnelles, ou des difficultés de communication. Ils traversent souvent des crises liées aux relations extraconjugales. Pour ces couples, les problèmes sont clairement posés et l'*insight* est possible ;
- le couple anaclitique est fondé inconsciemment essentiellement sur la crainte de la perte (la détresse de l'un peut provoquer des mésententes). L'étayage réciproque est très important (on aime la femme qui nourrit et l'homme qui protège) et le mythe dominant pourrait être : « ensemble, nous sommes forts ». Le déséquilibre entre les liens narcissiques et les liens libidinaux est très important, les premiers envahissant toute la scène. Les rapports sexuels peuvent être rares (refus par désintérêt) ;

– le couple narcissique (qui comporte parfois un partenaire psychotique) est dominé par le problème du pouvoir : contrôle, mépris, mise en évidence des défaillances de l'autre sont les aspects de l'interaction sado-masochiste. Ces couples narcissiques aspirent à la fusion totale, les difficultés sexuelles sont graves (non-consommation du mariage, interruption prolongée de l'activité sexuelle, sexualité évitée).

Bien sûr, un couple peut présenter des mélanges de chaque type, mais ce qu'il est important d'entendre, c'est l'aspect prévalent. Par exemple, certains couples peuvent présenter des aspects pervers sur le plan sexuel, comportemental ou caractériel qui, en tant que régression devant la castration réciproque, sont plutôt de type névrotique, ou bien, lorsque les défaillances sont exploitées par l'un et l'autre, s'apparentent plutôt au type anaclitique.

Dans la logique de cette typologie, A. Eiguer distingue diverses formes de *choix d'objet* (en référence à S. Freud et à ses deux modèles de relation d'objet) :

- dans *le choix narcissique*, on cherche un objet qui ressemble à ce que l'on est soi-même, à ce que l'on a été ou à ce que l'on voudrait être, ou qui ressemble à la personne qui a été une partie de son soi propre ;
- dans *le choix anaclitique*, l'homme ou la femme cherche un partenaire lui permettant de trouver un étayage (père ou mère de l'enfance) ; l'autre représente une image parentale (par ex. l'infirmière qui épouse son malade). L'un est l'enfant de l'autre, et réciproquement ;
- *le choix œdipien*, plus adulte, est propre aux structures névrotiques et normales. Ici, le lien d'alliance est riche fantasmatiquement et complexe, car il fait intervenir la bisexualité psychique des deux partenaires.

Pour A. Eiguer, le *premier organisateur inconscient du couple est l'Œdipe*, qui met le choix d'objet au premier plan (le choix peut se réaliser sur quelqu'un qui ressemble à, ou qui est à l'opposé du parent de l'autre sexe. E. Liendo, V. Satir, en 1974, proposent la formule suivante : « L'homme cherche comme objet sexuel ce que sa mère n'était pas, et la femme ce que son père n'était pas. » Mais on peut aussi choisir un partenaire qui ressemble au parent du même sexe (choix d'objet homosexuel).

Le deuxième organisateur est le soi conjugal : le couple va structurer les liens narcissiques sur la représentation de leur couple que partagent les deux conjoints (sentiment d'appartenance, habitat intérieur, idéal du moi conjoint).

Le troisième organisateur est l'interfantasmatisation (mythopoïèse familiale, un espace transitionnel d'échange, d'humour, de créativité épanouissante, de récits concernant la propre histoire de chacun et celle des ancêtres).

Cela renvoie à la notion de mythe familial. Dans son article « La réalité informe, le mythe structure », J.-G. Lemaire (1984) souligne que le mythe structure le groupe et son fonctionnement : un mythe familial va marquer la

frontière entre la famille et le reste du monde, et donc cerner l'appartenance de chacun des membres. Cet auteur montre l'importance de la transmission des mythes familiaux, qui prennent parfois la forme de censure ou de secret, de non-dit, de tabou, de crypte.

Dans son ouvrage *L'éveil de la conscience féminine* (2002), A. Eiguer rappelle que, dans tout lien, pour se tenir à l'abri du monde, les partenaires nouent des accords inconscients (pacte dénégatif, secrets) ; ces accords les rendent proches et solidaires, les partenaires s'enrichissent constamment. La circulation psychique entre les membres du couple, selon l'auteur, permet au féminin d'être conforté et alimenté par le masculin de l'homme et vice versa.

Selon A. Ruffiot

Intéressons-nous maintenant à la conceptualisation d'A. Ruffiot (1984) sur le couple et l'Originaire. Cet auteur nous rappelle les deux finalités de l'amour, l'individu et l'espèce. Une des finalités du couple (biologique) est la conservation de l'espèce et donc l'élevage des petits, et l'autre (biopsychologique et pulsionnelle) la satisfaction de la pulsion sexuelle dans des conditions de sécurité, de régularité et de secret. Il parle, lui, d'*objet-couple* à propos de la topique dyadique, qui remplit une fonction d'instance : le couple s'aime au même titre que le Moi individuel s'investit narcissiquement, s'aime. L'unité-couple, sur le plan dynamique, a des limites, des contours externes contre l'intrusion de l'environnement (le couple se cache pour les contacts intimes et se montre en société pour mieux afficher sa frontière). Les conflits peuvent se résoudre dans la découverte de la complémentarité des sexes, correspondant à un rêve archaïque d'un être bisexué.

Sur le plan économique, l'énergie libidinale de la dyade n'est pas seulement la somme de deux quantums énergétiques. « L'amour serait une sorte d'hémorragie narcissique ou de transfusion d'énergie dans un seul sens. » La mise en commun des Ça individuels alimente la source commune, inépuisable (masse libidinale débordant de toutes parts).

André Ruffiot qualifie d'« illusion dyadique » l'illusion de la découverte, qui est en fait une redécouverte de l'objet œdipien et de la relation d'amour primaire à la mère (sur les traces de Ch. David, 1971). Mais ce qui est original dans sa théorie, c'est qu'à partir de la théorie de P. Aulagnier (1975) sur l'Originaire et le pictogramme, A. Ruffiot analyse l'amour comme une inscription psychique du corps de l'autre. Il voit « l'amour comme illusion de deux corps pour une psyché unique ».

Il propose alors de regarder le désamour comme une désillusion groupale. Lorsque les couples viennent en consultation conjugale, leur plainte latente pourrait être entendue de cette manière : « Nous souffrons dans notre moi de couple, dans cette part de nous-mêmes qui est l'autre : aidez-nous soit à restaurer la fusion de nos deux appareils psychiques, soit à séparer, sans trop de déchirement, ces deux parties siamoises qui n'en faisaient qu'une. Nous désirons soit reconstituer l'enveloppe qui nous contenait à deux, soit la

dé-constituer sans dommage. » Il précise que la crise du couple est une souffrance de l'appareil psychique conjugal et il propose une interprétation groupale de la crise duelle. Les conjoints disent souvent perdre leur appartenance à leur groupe familial d'origine, à leur belle-famille, mais aussi à leur groupe environnemental familial. Ils se sentent tout autant privés de communication sociale que de communication intime. N'oublions pas que le couple est aussi une alliance de deux lignées. À partir de là, on peut élargir le travail thérapeutique du couple à la famille. Cela peut être précisé dans l'indication.

Finalement, comme le dit A. Ruffiot, le couple est peut-être « une foule à deux ».

Selon J.-P. Caillot et G. Decherf

Dans leur ouvrage *Psychanalyse du couple et de la famille* (1989), J.-P. Caillot et G. Decherf se réfèrent aux travaux de R. Kaës sur l'appareil psychique groupal (1976) pour proposer la notion d'appareil psychique de couple, de famille et de groupe : « L'appareil psychique du couple, par le biais de la résonance fantasmatique, se construit en articulant entre eux les appareils psychiques individuels. » Ils précisent que la résonance fantasmatique dans le couple met aussi en jeu la fantasmatisation entre les générations. C'est ainsi que, dans le fantasme d'auto-engendrement du couple, différentes représentations se menacent, paradoxales et ambiguës : le couple anti-famille, la famille anti-couple, le couple anti-couple... Le travail psychique consiste alors à permettre la coexistence de ces instances.

À partir de la clinique, ces auteurs proposent le concept de *position narcissique paradoxale*. C'est une position très primitive, archaïque, basée sur la paradoxalité, et antérieure à la position schizo-paranoïde de Melanie Klein (1927). Au sein de cette position, la relation à l'objet est paradoxale, les angoisses sont vitales, catastrophiques : angoisses de liquéfaction, d'absence de contenant, agonies primitives de D.W. Winnicott (1965). Il s'agit d'une « organisation autistique et symbiotique simultanée ». Le mode de défense dans cette position est l'oscillation ; le type de transfert est paradoxal. Les sujets vivent un cercle vicieux que les auteurs résument en cette célèbre phrase : « vivre ensemble nous tue, nous séparer est mortel ».

Cette analyse nous paraît très pertinente dans la clinique des couples, qui sont souvent pris dans l'impossibilité de vivre ensemble aussi bien que de se séparer.

La position schizoparanoïde serait l'héritière de cette position narcissique paradoxale.

Après la position schizoparanoïde viendrait, selon J.-P. Caillot et G. Decherf, la *position narcissique phallique*, qui est un monde de toute-puissance phallique (par exemple, lequel des deux est le plus fort dans le couple ?). Mise en scène de stratégies perverses confusiogènes, confusionnantes, de séduction narcissique mensongère, on peut y reconnaître l'emprise

perverses et les perversions narcissiques que l'on rencontre si souvent dans la clinique du couple. Il est fréquent alors que l'un fasse vivre à l'autre les angoisses catastrophiques dont il se défend. C'est ainsi que l'on entend : « je viens pour mon mari » ou « pour ma femme » ; on entend des attitudes de dénigrement ou d'idéalisation réciproques. Le transfert est de type pervers : tentative d'alliance d'un membre du couple avec le thérapeute contre l'autre ; tentative d'alliance des uns contre les autres au sein du groupe thérapeutique. Ce sera le passage par la position dépressive telle que l'a définie Melanie Klein qui permettra l'accès du couple à la position œdipienne.

G. Decherf (2003) dans son article « Le parent narcissique et ses complices » dit que la naissance d'un enfant vient réveiller le narcissisme des parents : tous seront complices, la mère, le père, les grands-parents. Le dépassement de ces complicités permettra à l'enfant d'accéder à l'autonomie. Mais, pour cela, il faudra que chacun puisse faire le deuil de cet état originel.

Selon R. Losso

Pour tenter de résumer la problématique du lien de couple, nous nous référons enfin à R. Losso qui, dans *Psichoanalisi della Famiglia* (2000) (notamment le chapitre 6 sur la psychanalyse du couple), nous donne (entre autres !) dix-huit raisons que peuvent avoir les individus pour se mettre en couple :

- ne pas rester seul (cf. S. Freud 1921 « Psychologie des masses et analyse du moi »). « L'individu se sent incomplet quand il est seul. » Nous pensons aussi à cette autre phrase de Freud, dans « Pour introduire le narcissisme » (1914) : « Tout individu mène effectivement une double existence en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujéti contre sa volonté, ou du moins, sans l'intervention de celle-ci » ;
- résoudre la situation œdipienne (passage de l'endogamie à l'exogamie) ;
- prendre fantasmatiquement la place des parents ;
- confirmer sa propre identité, notamment sexuelle ;
- être gratifié affectivement ;
- avoir du plaisir sexuel de façon stable ;
- alléger sa culpabilité œdipienne (autour des fantasmes incestueux et agressifs) ;
- pouvoir exprimer son agressivité dans un espace relationnel sécurisé ;
- prendre de l'indépendance par rapport à la famille d'origine ;
- s'octroyer une dépendance permettant de « petites régressions » et autorisant à jeter le masque social ;
- créer des alliances tant contre la famille d'origine que contre le monde extérieur ;
- assouvir le besoin de posséder l'autre ;
- assumer ses fantasmes d'immortalité à travers la descendance ;

- se créer une culture familiale propre et la transmettre ;
- réparer ses blessures familiales « nous serons meilleurs que nos parents » ;
- avoir des possibilités de projet commun et de créativité (cf. aire de jeu et de créativité de D.W. Winnicott, 1965) ;
- retrouver l'intimité de la dyade mère-enfant, et en réparer les manques passés ;
- retrouver l'illusion infantile de la fusion et de la complétude : « c'est ma moitié ».

Enfin, n'oublions pas que le couple est en lien avec l'imaginaire-couple intériorisée de chacun des partenaires, et avec l'importance dans la vie infantile de chacun d'avoir pu éprouver « la capacité d'être seul en présence du couple » (R. Roussillon, 2002).

Le contrat narcissique (P. Aulagnier) y est également à l'œuvre lorsqu'il est question de donner une place à l'enfant dans la lignée et de le faire reconnaître comme appartenant au groupe socio-culturel (exister parmi ses semblables). Sans oublier le pacte dénégatif (R. Kaës, 1993), également à l'œuvre dans le couple dans sa double polarité : la première organise le lien sur des représentations inconscientes visant à satisfaire les désirs, et l'autre, défensive, organise le lien sur ce qui sera refoulé, dénié ou rejeté.

Dans la thérapie du couple

Paraphrasant S. Freud, pour qui l'inconscient, c'est l'infantile en nous, nous dirons que le couple est le lieu d'actualisation de l'inconscient, le lieu où se rejoue l'infantile. Analyser le lien de couple, c'est analyser l'infantile en chacun des partenaires, et sa collusion.

En conséquence, deux axes nous paraissent importants à faire travailler dans la psychanalyse du lien de couple : l'infantile de chacun des partenaires et leurs imagos généalogiques en collusion. Et ce dans la dynamique transféro-contre-transférentielle – et intertransférentielle lorsqu'il y a plusieurs thérapeutes, un couple de thérapeutes par exemple (S. Decobert et M. Soulé, 1984).

Lors des premiers entretiens, l'investigation autour de la rencontre (donc particulièrement autour du choix d'objet) nous paraît fondamentale, et sera souvent réélaborée au cours du travail, car nous faisons l'hypothèse que le couple se défait sur ce sur quoi il s'était fondé.

Un aspect particulier de la thérapie de couple, le travail avec les couples âgés

Un aspect particulier du travail avec les couples concerne les couples âgés, que nous rencontrons aussi parfois dans notre clinique. Nous savons qu'au cours du vieillissement la génitalité corporelle diminue avant la génitalité psychique et que cet écart ébranle le narcissisme, comme le rappelle G. Le Gouès (2000). « Si le désir n'a pas d'âge, les moyens de réalisation en

ont un. » Si, dans l'économie de la vie sexuelle, l'orgasme est toujours réparateur de certains déficits, la voie de la sublimation semble, pour beaucoup de couples, relancer la jubilation dans cette période de pertes. Beaucoup de couples s'engagent sur la voie de la création, de la vie associative, du plaisir de la transmission (intérêt pour la descendance) etc. O.F. Kernberg (1998) dans son article « Relations amoureuses dans les années tardives » dit que des relations amoureuses passionnées peuvent même se développer à un âge avancé, les pulsions partielles étant remobilisées et intégrées dans la sexualité. Il note une sexualité accomplie chez certains couples âgés.

Mais, lorsque nous sommes du côté de la pathologie, la régression libidinale d'un des membres du couple aux stades prégénitaux (lorsqu'il devient dément ou dépendant psychiquement) entraîne une grande souffrance du lien de couple. Ce dernier peut alors être attaqué par les enfants, avec le projet de placement d'un des partenaires (reviviscence du scénario œdipien).

Je ne m'attarderai pas sur cet aspect, et renvoie le lecteur à un de mes précédents travaux (Ch. Joubert, 2002).

Vignette clinique

Le couple Chelles vient consulter après un an de mariage pour une difficulté de communication, des disputes incessantes.

Ils ont environ trente ans, et pensent à un projet d'enfant, mais, avant, ils voudraient régler leurs problèmes relationnels qu'ils considèrent comme graves (ils sont parfois au bord de la rupture). Sur le plan sexuel, leurs relations sont rares, quasi inexistantes. Jeanne travaille avec ses parents dans une petite entreprise familiale. Elle n'a jamais travaillé ailleurs, et elle précise que ses parents avaient acheté cette affaire pour elle. Jeanne et Paul se sont rencontrés dans cette petite entreprise, où il venait faire l'entretien du matériel.

De leur rencontre, Jeanne dira : « Ce qui m'a plu en lui, c'est qu'il était gentil, et que j'ai tout de suite su que je pourrai compter sur lui : il était plus grand que moi, et j'ai pensé qu'il me protégerait bien. » Paul, quant à lui, la trouvait sympathique et pensait qu'elle l'aiderait, car il avait des problèmes de communication : elle, par contre, semblait à l'aise avec les clients. Ils se sont rapidement mariés, ayant le sentiment l'un et l'autre qu'ils ne trouveraient pas mieux.

Jeanne se vit comme quelqu'un de dévalorisé, grosse, pas intéressante, incapable d'aller travailler ailleurs qu'avec ses parents. Bien qu'elle se plaigne beaucoup de l'emprise maternelle, elle dit ne pas s'être détachée de sa famille d'origine, ce qui fait symptôme actuellement dans leur relation de couple (cf. parmi les dix-huit raisons de R. Losso, la recherche d'indépendance par rapport à la famille d'origine). Elle décrit une mère dépressive, tyrannique avec elle, qui l'a toujours dévalorisée : « Ma mère a l'emprise sur toute la famille. » Elle a un frère plus jeune qu'elle, handicapé mental.

Paul a une sœur plus âgée, chez qui il vivait depuis qu'il avait quitté le foyer parental pour son travail. « Elle remplaçait ma mère, elle s'occupait de

me faire à manger, de mon linge, etc. » Lui aussi se vit comme quelqu'un de très dévalorisé. Il se trouve laid ; il est chauve et en souffre beaucoup ; il a fait des études supérieures mais n'a pas trouvé de travail en conséquence. Il se décrit comme très timide et inhibé. Ils disent souvent qu'ils tentent de se motiver l'un l'autre.

Jeanne, qui ne prend pas soin d'elle physiquement et se vit comme un garçon manqué – image que lui a toujours renvoyée sa mère –, appelle son mari dans l'intimité « sa fille », car lui, très méticuleux, à l'inverse, prend beaucoup de temps pour s'occuper de lui. « Il est le contraire de moi. » Paul expliquera qu'il a une mère très obsessionnelle, très exigeante avec lui. Tout devait être en ordre et bien rangé. Jeanne, elle, est très désordonnée, et souffre de troubles obsessionnels compulsifs. Dans la vie quotidienne, ils sont sans cesse en désaccord. Ils ont acheté une maison qu'ils n'ont toujours pas aménagée, ni investie. Ils ne peuvent recevoir personne, ni amis, ni famille, à cause du désordre. Ce dont lui se plaint beaucoup.

Ils vivent en autarcie complète, ne se séparent que pour le travail, et Paul doit appeler Jeanne plusieurs fois par jour pour lui dire où il est. Ils se décrivent collés l'un à l'autre, font tout ensemble et s'efforcent de lutter contre les problèmes familiaux de Jeanne. Paul ne se sent pas à la hauteur pour sortir Jeanne de son contexte familial étouffant et tyrannique. Elle dit passer « énormément de temps au travail, car on ne différencie pas le travail de la vie familiale. C'est une fausse liberté d'avoir des parents qui sont en même temps des employeurs ».

Nous pouvons entendre qu'il s'agit d'un couple qui s'est constitué sur un mode narcissique (ils aspirent à la fusion, « je suis un couple », dit Jeanne fréquemment), avec des tonalités anaclitiques. Leur relation fusionnelle les empêche d'accéder à un soi familial et, lorsque la souffrance du collage devient trop grande, Jeanne prend la voiture et dit qu'elle ne reviendra pas. Paul pense alors au pire. La position narcissique paradoxale est à l'œuvre, et leur souffrance est grande. Jeanne a souvent peur que Paul ne la quitte à cause de ses problèmes avec ses parents et de ses troubles obsessionnels.

Ils acceptent rapidement la thérapie de couple que je leur propose. Jeanne a pris contact avec moi sur l'indication du thérapeute qui l'avait suivie individuellement à l'adolescence. Je les rencontre une heure tous les quinze jours et ils prennent en charge financièrement la thérapie.

Les débuts sont marqués par des attaques du cadre. Ils arrivent systématiquement en retard et ont beaucoup de mal à partir. Lorsque je demande comment ils comprennent ces retards, ils disent au bout de quelques séances qu'ils sont rassurés que je les attends. Je les reçois en soirée, à cause de leur travail tardif. Ils sont opératoires, racontent leurs querelles, les poursuivent devant moi, et Jeanne a tendance à monopoliser la parole.

Au bout de quelques mois de travail, des prises de conscience se font. Jeanne dit que Paul ressemble à son père, qu'il est effacé comme lui, et Paul dit que Jeanne remplace très bien sa sœur, mais que ses troubles obsession-

nels le font penser à sa mère. La restauration narcissique s'élabore dans la dynamique transféro-contre-transférentielle : je les étaye, je les soutiens, « je les attends ». Ils commencent à s'accepter tels qu'ils sont. Jeanne se féminise un peu, commence à se maquiller, s'achète un sac à main pour mettre « ses petites affaires de femme ». Paul prend de l'assurance dans son travail, dit qu'il se laisse moins manipuler, qu'il arrive à s'affirmer, et espère même une promotion. Quant à Jeanne, pour la première fois, elle cherche du travail en dehors de l'entreprise familiale, avec l'aide de Paul. « Il faut bien être deux pour que je puisse dire à mes parents que je veux partir sans que tout s'écroule. » Paul semble être pour elle un interlocuteur face au couple parental, et par là il affirme sa masculinité. La bisexualité psychique, qui était inversée, semble se remettre dans l'ordre.

Récemment, ils me disent avec humour que, tout compte fait, ils ne se trouvent pas si mal l'un et l'autre, qu'ils commencent à aménager leur maison et projettent de faire à Noël le voyage de noces qu'ils n'ont jamais fait (ils prévoient trois semaines en Australie et Jeanne dira, très fière, qu'ils ont enfin pu demander trois semaines de congé à ses parents).

Dans ce travail thérapeutique, ce couple est sur la voie de la différenciation et de l'affirmation des rôles respectifs.

Christiane Joubert
docteur en psychopathologie clinique,
thérapeute familiale psychanalytique,
maître de conférences à l'Institut de psychologie, Lyon 2
christianejoubert@netcourrier.com

BIBLIOGRAPHIE

- AULAGNIER-CASTORIADIS, P. 1975. *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, PUF, coll. « Le Fil rouge ».
- BERENSTEIN, I. ; PUGET, J. 1984. « Considérations sur la psychothérapie du couple : de l'engagement amoureux au reproche », dans *La thérapie psychanalytique du couple*, Paris, Dunod, 147-161.
- BION, W.R. 1959. « Attaque contre les liens », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 1982, 25, 285-298.
- BLEGER, J. 1981. *Symbiose et ambiguïté*, Paris, PUF.
- CAILLOT, J.-P. ; DECHERF, G. 1989. *Psychanalyse du couple et de la famille*, ed. A.Psy.G, Paris.
- DAVID, Ch. 1971. *L'état amoureux*, Paris, Payot.
- DECHERF, G. 2003. « Le parent narcissique et ses complices : le partage de l'intimité familiale », *Le divan familial*, 11, In Press.
- DECOBERT, S. ; SOULÉ, M. 1984. « La notion de couple thérapeutique », dans *La thérapie psychanalytique du couple*, Paris, Dunod, 175-205.
- EIGUER, A. 1984. « Le lien d'alliance, la psychanalyse et la thérapie de couple », dans *La thérapie psychanalytique du couple*, Paris, Dunod, 1-83.
- EIGUER, A. 2001. *Des perversions sexuelles aux perversions morales*, Paris, Odile Jacob.
- EIGUER, A. 2002. *L'éveil de la conscience féminine*, Paris, Bayard.
- FERREY, G. ; LE GOUËS, G. 2000. *Psychopathologie du sujet âgé*, Paris, Masson.

- FREUD, S. 1921. « Psychologie des masses et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
- FREUD, S. 1914. « Pour introduire le narcissisme », dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, 81-105.
- JOUBERT, Ch. 2002. « La sexualité de l'âge : la voie de l'intégration, de la sublimation ou de la régression » *Journées de la Société de gérontologie Centre Auvergne*, Clermont-Ferrand, 16 nov. 2002. À paraître en 2003 dans *Neurologie-Psychiatrie-Gériatrie*.
- KAËS, R. 1984. « La transmission psychique intergénérationnelle, penser la famille », *Journées d'étude de psychologie clinique-sociale*, Hôpital J. Imbert, Arles, 1984, 21/22 septembre.
- KAËS, R. 1993. *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod.
- KERNBERG, O.F. 1998. « Relations amoureuses dans les années tardives », *Le divan familial*, 8, In Press, printemps 2000, 105-125.
- KLEIN, M. 1927. *Développement de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966.
- LEMAIRE, J.-G. 1984. « La réalité informe, le mythe structure », *Dialogue*, n° 84, 3-23.
- LIENDO, E. ; SATIR, V. 1980. « À propos d'une thérapie de couple », *Dialogue* n° 79, 49-60.
- LOSSO, R. 2000. *Psychanalyse de la famille*, Milan, Franco Angeli éd. (en italien).
- PICHON RIVIÈRE, E. 1971. *De la psychanalyse à la psychologie sociale*, Buenos Aires, Galerna (en espagnol).
- ROUSSILLON, R. 2002. « La capacité d'être seul en présence du couple », *Revue française de psychanalyse*, LXVI, janvier-mars 2002, 9-20.
- RUFFIOT, A. 1984. « Le couple et l'amour. De l'originnaire au groupal », dans *La thérapie psychanalytique du couple*, Paris, Dunod, 85-146.
- WILLI, J. 1975. *La relation de couple. Le concept de collusion*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1982.
- WINNICOTT, D.W. 1965. *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

RÉSUMÉ

Après avoir défini le terme de lien à la lumière de la littérature psychanalytique, l'auteur examine plus spécifiquement le lien de couple. Dans le couple, les liens narcissiques et les liens objectaux sont en articulation et contribuent à la solidité et à la permanence de l'alliance. Une vignette clinique illustre le propos.

MOTS CLÉS

Liens libidinaux, liens narcissiques, anaclitique, économique, topique, dynamique, mythopoïèse, position narcissique paradoxale, position schizoparanoïde, position dépressive, originnaire, indifférenciation.